

Magali Collet

Extrait de

# *Comme une image*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2022, Tournada Éditions

*Mardi 17 septembre.*

J'aime regarder les photos de papa et maman quand ils étaient jeunes... celles de leur mariage ou celles de ma naissance. J'aime aussi me voir bébé, avec des couches et les joues toutes roses. Tout le monde dit que je suis jolie, alors, je sais que je le suis. C'est un peu comme le soleil. Il se lève chaque jour et c'est normal, eh bien moi, c'est pareil. Je ne me pose pas la question. Je suis jolie. Quand j'étais petite... J'aime bien commencer une phrase de cette façon, et quand je fais ça, papa et maman rigolent. Enfin, ils rigolaient. Quand j'étais petite (*ou lorsque ?*), il m'arrivait de leur demander :

« Pourquoi je m'appelle Lalie ?

– Parce que tu es jolie. Jolie Lalie. »

Leur réponse était toujours la même et elle me convenait parfaitement. Ma vie me convenait parfaitement.

Je m'appelle Lalie et j'ai bientôt 10 ans. En fait, je m'appelle Eulalie, mais personne n'utilise ce prénom comme ça, sauf mes parents, quand je fais une bêtise. (*Il faut vraiment que je remplace quand, par lorsque, c'est bien mieux.*) Je suis en CM2 dans la classe de Mme Cayaux et au mois de septembre prochain, j'irai au collège. J'ai hâte d'y aller parce que c'est ce qui marque le début de l'adolescence, enfin, je crois. J'ai toujours eu l'impression d'être en décalage par rapport aux enfants de mon âge. Je les trouve si... enfantins ! C'est le mot. Il m'arrive de penser que je suis bien plus vieille qu'eux. Je réfléchis beaucoup, trop sans doute.

J'ai essayé de chercher ce qui clochait chez moi, ce qui faisait que j'étais continuellement insatisfaite. Si je n'étais pas moi, je serais incapable de comprendre tout ce que je suis en train de penser, mais heureusement, je suis moi. Les choses sont donc plus claires.

L'an dernier, en CM1, j'ai compris ce qui m'arrivait grâce à Samuel, un élève de ma classe. Samuel terminait toujours le premier, il était un peu à part, le nez dans ses livres. Il se croyait supérieur à nous et, en fait, il l'était vraiment... supérieur aux autres, surtout.

Un jour, je me suis retrouvée assise à côté de lui dans le car qui nous emmenait en sortie scolaire au château de Chantilly, et pour la première fois,

nous avons échangé. J'aime bien ce mot, « échanger ». Je me suis immédiatement sentie à l'aise. Nous avons parlé de l'espace, de science, de la vie et de la façon dont nous la comprenions. À Chantilly, nous nous sommes arrangés pour être dans le même groupe, pour travailler à deux. Ça nous a permis de discuter encore et encore. Le midi, pour le pique-nique, nous nous sommes assis loin des autres. Ils se sont tous mis à crier qu'on était (*non*) que nous étions amoureux. Les idiots !

« Laisse-les dire ce qu'ils veulent, leur cerveau est trop petit. Il ne peut pas comprendre ce que les yeux ne voient pas. Ils ne sont pas comme nous.

– Pourquoi ?

– Tu ne t'es jamais sentie différente ? Tu n'as jamais eu l'impression d'être en décalage avec tout ce qui t'entoure ?

– Tout le temps ! Et quand je pose des questions à mes parents, je sens aussi que je les déränge.

– Tu ne les déranges pas. Je crois qu'ils ne savent pas quoi te répondre.

– Mais, les parents savent tout !

– Tu te trompes. Les parents savent beaucoup de choses, mais quand on leur pose des questions dont ils ignorent les réponses, ils sont perdus. C'est ce qui s'est passé avec les miens.

– Et qu'est-ce que tu as fait ?

– Moi ? Rien du tout. Ils ont voulu que j'aie voir un psychologue. Ils m'ont fait passer pas

mal de tests et ils ont trouvé une raison qui leur convient.

– Tu es malade ?

– Non, ils ont dit que j'étais un enfant à haut potentiel.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ça veut dire que je comprends tout avant les autres et que je retiens bien plus vite aussi. Comme je gagne du temps, je peux observer et apprendre de ce que j'observe. Et je t'ai observée toi aussi.

– Ah oui ?

– Oui, et pour une fille, tu ne t'en sors pas mal.

– Dis donc, j'aime pas trop que tu dises “pour une fille”.

– D'accord. Tu es intelligente. C'est la première fois que j'aime discuter avec quelqu'un de ma classe. Les autres je les trouve trop...

– Bébés ?

– Oui, c'est ça.

– Eh bien, maintenant, tu n'es plus seul. »

J'ai appris beaucoup avec Samuel et la plus importante a été que si je souhaitais que les choses évoluent, il fallait que j'en parle. Il voulait que je demande à mes parents de faire tester mon QI, moi aussi, parce qu'à la rentrée, il allait changer d'école et partir à Amiens. C'est là (*non*) c'est à ce moment que j'ai su ce qu'il fallait que je fasse.

Je n'aime pas le changement, je ne l'ai jamais aimé. Alors, je cache ce que je suis vraiment. Je

m'arrange pour glisser quelques erreurs de temps en temps dans mon travail, j'essaie de poser des questions dont je connais la réponse, parce que j'ai vite compris qu'il ne fallait pas être à l'écart d'un groupe. La classe, c'est une meute, comme les loups. Quand un enfant est à l'écart du groupe, il ne peut plus y revenir.

Être plus intelligente que la moyenne a des avantages. En observant, en écoutant, j'apprends énormément de choses ; et ce que je ne sais pas, je le découvre à la bibliothèque. Séverine et Annie, les bibliothécaires, sont surprises que je vienne aussi souvent. Elles savent que j'aime lire et connaissent mes goûts. Dès qu'il y a des nouveautés en science, et en astronomie surtout, elles m'en parlent. Je crois qu'elles ont compris que j'aime apprendre et elles respectent ça.

Lorsqu'elles sont occupées, je me faufile dans le rayon psychologie et je feuillette tout ce qui concerne l'intelligence. J'ai besoin de comprendre ce qui m'arrive.

« Lalie ! Tu es avec nous ou tu dors ? »

Je sursaute. Mme Cayaux me regarde. Quelques élèves rigolent. Je me tais et baisse la tête. Elle continue :

« Ce n'est pas le moment de rêver. C'est à toi, maintenant. »

Ça m'ennuie. On est en CM2 et comme certains ne connaissent toujours pas leurs tables de

multiplication, elle a décidé de nous interroger chaque matin. J'en ai marre qu'on perde du temps comme ça, mais je lui réponds. Elle est contente et me laisse tranquille. Par contre, pour Andy, mon voisin, ce n'est pas la même chose.

## 2

La sonnerie annonçant la fin de la journée retentit. Les élèves rejoignent la grille. Lalie embrasse ses copines et s'en va.

\*

Devant sa porte d'entrée, Karine Solomon ne manque jamais la sortie des classes. Depuis que son fils Thibault est parti vivre à Montpellier avec Marion et les petits, elle se languit de ses petits-enfants. Ils aimeraient qu'elle déménage à son tour pour les rejoindre, mais elle n'y tient pas. Oh, ils lui manquent, c'est certain, mais son quotidien est ici. Ses parents et ses grands-parents sont nés et enterrés à Monduit. Elle-même s'y est mariée et installée avec Gilbert, mondinois, lui aussi. Ce n'est pas à 74 ans que l'on change de vie et puis ses amis habitent tous le village. Alors,



elle imagine que dans le sud de la France, une mamie, tout comme elle, observe la sortie des écoles en guettant le sourire des enfants. Depuis le temps, elle les reconnaît et leur a même donné des surnoms.

Il y a « le tcho », un garçon de 7 ou 8 ans toujours ébouriffé, à la mine espiègle. Il s'agrippe à la main de sa mère et lui raconte sa journée d'une voix suraiguë, la bouche pleine du pain au chocolat qu'elle n'oublie jamais de lui apporter. Il lui rappelle Noé, son petit-fils. Un vrai moulin à paroles ! Il y a aussi les jumelles qui se disputent tout le temps à coups de « c'est pas moi, c'est toi ! » ou de « je vais le dire à maman » avant de faire systématiquement la paix. Ce sont deux petites aux cheveux noirs, toujours en jean et baskets. De vrais garçons manqués !

Mais celle qu'elle attend avec impatience, c'est « Princesse ». C'est une fillette de 9 ou 10 ans, jolie comme un cœur, avec des cheveux châtain clair, ondulés, qui lui arrivent aux épaules. Elle est toujours habillée avec soin et rentre seule après l'école. Alors, Karine la suit des yeux pour s'assurer que rien ne lui arrive. Lorsqu'elle la voit, la petite lui sourit et tout son visage s'illumine aussi. Elle a un teint de pêche et des joues roses.

On est mardi et comme chaque semaine, elle porte un gilet rouge. Karine a remarqué que chaque jour correspondait à une dominante de couleur

dans les vêtements portés par Princesse. Bleu le lundi, vert le jeudi et violet le vendredi. Le mardi, c'est le rouge. Karine a travaillé à l'école en tant que « dame de service », comme on disait à l'époque. Elle sait que, parfois, les enfants se raccrochent à des rituels qui les rassurent, et pour Princesse, il doit s'agir des couleurs.

Arrivée en haut du chemin, la fillette tourne à droite pour entrer dans le lotissement et disparaît. Alors, comme tous les jours, Karine rentre chez elle en souriant et allume la télé.

\*

Sa mère enseigne au collège de Monduit. Son père aussi y travaillait avant de déménager, il y a plus d'un an maintenant.

Lalie ouvre la porte, lance son cartable dans l'entrée et se précipite dans le jardin pour se poster au pied de la haie de thuyas qui sépare la maison de celle de ses voisins. Une chatte y a trouvé refuge avec ses petits, âgés de quelques semaines à peine. Lalie et sa mère s'en occupent, car elle semble épuisée par les cinq chatons qu'elle doit nourrir. Sa maman l'ayant autorisée à en garder un, Lalie doit faire un choix mais n'arrive pas à se décider. Elle les observe donc pendant de longues minutes.

Au bout d'un moment, elle entend des pas : c'est Carmen, sa mère.

« Je savais que tu serais ici, ma chérie. Tu as passé une bonne journée ?

– Ça va. C'est trop dur de choisir, maman ! On ne peut pas tous les garder ?

– Et se retrouver avec cinq chats ? C'est impossible, mon cœur, on en a déjà parlé. Tu dois te décider. Moi, je vais aller prendre un thé et puis j'irai chercher Charles. Tu viendras avec moi ?

– Je préfère rester. J'ai envie d'être avec eux et j'ai une poésie à apprendre.

– *Vale*<sup>1</sup>. Tu me la réciteras ?

– Pas de souci ! »

Lalie retourne à l'observation des chatons.

Carmen, de son côté, met de l'eau à chauffer. La pause thé, après le boulot, est un sas nécessaire qui lui permet de décompresser. Elle est professeur d'espagnol au collège de Monduit, situé en face de la maison et c'est loin d'être une situation idéale.

Lorsque Julien et elle avaient emménagé dans le village, ça leur avait semblé être une bonne idée. Ils n'y travaillaient pas encore, mais avaient, quelques années plus tard, demandé et obtenu leur mutation. Ce qui était une chance au début s'était mué en cauchemar par la suite. En effet, lorsque Julien, gestionnaire du collège, l'avait trompée avec une collègue avant de partir avec elle, la

---

<sup>1</sup> D'accord, en espagnol.

localisation de la maison lui avait occasionné bien des soucis. Tout le monde dans le village avait son opinion, voire son mot à dire, sur l'histoire du « gestionnaire et des deux profs ». Elle ne supportait plus les regards pleins de fausse commisération des Mondinois et n'aspirait qu'à déménager, mais hélas, elle n'en avait pas les moyens. Julien lui avait laissé la pleine jouissance de la maison jusqu'à ce que leur divorce soit prononcé et elle espérait lui racheter sa part. Elle tenait bon pour les enfants. Charles et Lalie lui permettaient d'avancer. Elle était épuisée, mais toujours debout.

\*

Carmen était venue étudier en France avec Erasmus. Elle aimait ce pays. Elle avait eu une brève aventure avec un étudiant en fac d'espagnol qui l'avait convaincue de passer le CAPES. Elle n'avait plus ses parents et sa seule famille se résu-  
mait à une tante qui vivait à Oliva, près de Valence en Espagne. Elle l'avait élevée et lui avait toujours dit de vivre sa vie comme elle l'entendait. Carmen avait suivi son conseil. Son histoire d'amour n'avait pas duré, mais elle avait obtenu le concours et effectué son année de stage au collège de Rivery, près d'Amiens. C'est là qu'elle avait rencontré Julien Calevin, le gestionnaire. Leur amour s'était construit au fil de l'année. Ils

avaient trouvé une maison à Monduit, s'y étaient installés, mariés et avaient eu Lalie. Un vrai conte de fées... au début.

C'est en 2017 que les choses avaient commencé à mal tourner quand une nouvelle professeur d'EPS, TZR<sup>1</sup>, Ségolène Lefrère, était arrivée. Elle était jeune, jolie et avait le contact facile. Carmen et elle avaient immédiatement sympathisé. En effet, elle s'était prise d'affection pour cette jeune collègue, nommée dans l'académie d'Amiens alors qu'elle venait de la région parisienne, la considérant un peu comme la petite sœur qu'elle n'avait jamais eue.

Les profs d'EPS avaient pour habitude d'organiser un séjour au ski pour toutes les classes de sixième, et au matin du départ, en janvier 2018, un des accompagnateurs était tombé malade. Julien, qui habitait tout près et savait skier, avait proposé de le remplacer. À son retour, il avait imperceptiblement changé. Carmen n'avait rien vu, mais au collège, les gens avaient commencé à chuchoter. Un établissement scolaire est comme un village : il y a des clans. Les amitiés s'y font et s'y défont, certaines éphémères et d'autres à l'épreuve du temps. Mais, comme dans tout village, il y a des ragots et ils finissent toujours par arriver aux oreilles des intéressés. Carmen les avait entendus.

---

1 Titulaire sur zone de remplacements.

La situation était, dès lors, devenue intenable. Si Carmen et Ségolène s'étaient contentées de ne plus s'adresser la parole et de s'ignorer, les choses étaient devenues bien plus compliquées avec Julien. Ils ne pouvaient plus se trouver dans la même pièce sans faire preuve d'agressivité l'un envers l'autre. Il vivait chez Ségolène le week-end et à Monduit en semaine, ce qui lui permettait de ne pas rompre le lien avec Lalie, qu'il adorait. La fillette ne comprenait pas trop ce qui se passait, aucun de ses parents n'ayant vraiment pris le temps de le lui expliquer.

Lors d'une récréation, alors qu'elle s'apprêtait à sortir des toilettes du collège, Carmen entendit la voix de Ségolène. La jeune femme était en train de discuter avec une collègue, dont elle était très proche. Carmen colla son oreille à la porte pour entendre ce qu'elles se disaient puis recula, horrifiée : sa rivale était enceinte ou plutôt, elle pensait l'être. Elle attendrait deux mois avant d'en parler à Julien, voulant le préserver d'une fausse joie.

Carmen en fut atterrée. Elle savait que Julien aurait aimé avoir une grande famille, mais Lalie les comblait tellement, qu'elle n'en avait jamais vu l'intérêt. Elle croyait sincèrement que son mari avait, lui aussi, renoncé à ce projet. Elle s'était trompée une fois encore. Elle eut alors conscience qu'il ne lui restait que quelques semaines pour sauver son couple et qu'elle devrait agir avant

que Ségolène n'avoue sa grossesse à celui qui était encore son époux.

Elle prétexta être souffrante et n'assura pas son après-midi de cours. Elle avait un plan en tête et l'envie de le mettre à exécution le plus rapidement possible.

Lorsqu'il revint du travail, Julien fut agréablement surpris. Carmen semblait disposée à enterrer la hache de guerre et pour la première fois depuis longtemps, ils purent passer une soirée autour de Lalie. Les jours suivants furent tout aussi agréables, et quand Carmen lui demanda de rester le week-end pour l'aider à monter le nouveau lit de leur fille, il ne put refuser ; en effet, la petite devait passer la journée et la nuit chez une amie. Carmen voulait lui en faire la surprise à son retour.

Ils occupèrent tout leur samedi à déménager, nettoyer, visser et clouer. Comme ils n'étaient pas spécialement bricoleurs, les choses n'avancèrent que très lentement et lorsqu'ils eurent terminé, vers 19 heures, Julien s'affala sur le canapé. Carmen, elle, cuisina, puis se changea. Les choses sérieuses devaient commencer.

Ils dînèrent et burent plus que de raison. Julien retrouva la femme souriante et drôle qu'il avait connue des années plus tôt, avant qu'elle ne devienne uniquement mère ; et lorsque arriva le moment de se coucher, il rejoignit la chambre conjugale, qu'il avait délaissée depuis longtemps.

Il passa plusieurs semaines chez lui, négligeant sa maîtresse, pour le plus grand bonheur de Carmen. Elle multiplia les gestes d'attention. Julien, de son côté, évitait la prof d'EPS. Il ne savait plus où il en était et la jeune femme attendait, épiée par leurs collègues qui étaient heureux d'avoir un nouveau sujet de discussion. Ségolène l'aimait, mais refusait de le supplier ou de lui poser le moindre ultimatum. C'était à lui de choisir. Le sien était fait. Elle retournerait en région parisienne, d'où elle était originaire et partirait loin de la Picardie et de Julien s'il le fallait. Elle garderait l'enfant.

Ségolène donna rendez-vous à son amant dans un restaurant amiénois. Lorsqu'elle le regarda, il comprit qu'il était encore amoureux ; et quand elle lui apprit qu'elle attendait son enfant, il décida d'emménager définitivement chez elle, de demander sa mutation également et le divorce, par la même occasion.

La confrontation avec Carmen fut terrible. Lalie, dans sa chambre, entendit tout ce que se dirent ses parents, sans aucun filtre. Elle comprit que son père allait avoir deux bébés : un avec l'autre femme, mais surtout, un avec sa mère.

En effet, Carmen avait piégé Julien. En enlevant son stérilet et en se rapprochant de lui, elle avait voulu lui donner l'enfant qu'il avait tant espéré. Son audacieux stratagème avait fonctionné. Elle



aurait l'enfant, mais avait perdu son mari. Définitivement.

Elle n'a que 34 ans et deux enfants. Ses amies lui disent qu'elle pourra refaire sa vie, mais elle n'en a pas envie. Julien et sa pute vivent désormais à Bois-Colombes. Ils ne se parlent que pour l'éducation des petits, enfin, de leur fille surtout. Julien n'est venu voir le bébé que 10 jours après sa naissance, en ramenant Lalie. Il avait eu un garçon, Malo, qui n'avait que quelques semaines de plus que Charles. Si Malo était son fils, Charles, lui, n'était qu'un accident. Il prenait néanmoins ses deux enfants un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires et appelait Lalie tous les soirs. Lalie. Pas Charles.

\*

Lalie est assise avec sa mère par terre, sur le tapis bordeaux, devant le canapé. Elles jouent avec le bébé. Il rit en rampant de l'une à l'autre.

Après quelques dizaines de minutes, Carmen va le coucher pendant que Lalie prend sa douche, avant de redescendre. C'est le moment préféré de la fillette, celui où sa mère n'est qu'à elle. Toutes deux discutent de tout et de rien. Carmen a bien conscience qu'elle ne devrait pas se confier autant à sa fille, ce n'est pas son rôle, mais elle ne peut s'en empêcher. Elle lui parle de la pute, de la

façon dont elle a brisé leur famille, elle évoque souvent leur vie d'avant, lorsqu'ils étaient heureux, parce qu'elle en est certaine : si Julien les a quittées, c'est uniquement par devoir, non par désir.

Lalie écoute, silencieuse. Quand arrive le moment pour elle d'aller dormir, elle monte seule et passe embrasser Charles. Elle le fait tous les soirs. Comme toujours, il se met à pleurer dès qu'elle quitte sa chambre, ce qui oblige Carmen à venir. Elle en profite alors pour border Lalie avant d'aller consoler son fils.

*Jeudi 19 septembre.*

Lalie enfle un pull vert, son préféré. Le vert correspond bien au jeudi, elle ne sait pas exactement pourquoi. Les couleurs n'appartiennent qu'à elle. Elles ne changent pas, elles ne partent pas s'installer avec la pute, non ! Les couleurs restent avec elle. Lalie coordonne toujours ses chaussettes à son haut. Sa mère pense que c'est par coquetterie, mais non. C'est parce que les choses doivent être comme ça.

Elle brosse ses cheveux. Quand elle était toute petite, ils étaient très blonds et puis ils avaient foncé. C'est normal parce que sa maman est châtain foncé, comme son père. Dommage. Maintenant, ils lui arrivent aux épaules. Elle n'aime pas ça, mais sa mère trouve que les cheveux longs sont trop difficiles à entretenir.

Elle prend le car, comme chaque matin. L'après-midi, il fait un circuit de près de 40 minutes avant de s'arrêter à proximité de la maison. Elle remonte donc à pied et ça lui convient.

La matinée de classe se passe tranquillement. Lalie, qui a oublié son stylo bleu, a pioché dans la trousse d'Andy le loser, comme elle l'appelle. Il n'a pas osé s'y opposer, cette fois encore. Lalie est la chouchoute, l'élève que tout le monde aime. Elle s'est portée volontaire pour être sa tutrice.

Le tutorat est la pire chose qui ait été inventée à l'école de Monduit ; enfin, c'est ce que pense Andy. Le principe est pourtant simple : les bons élèves qui se portent volontaires aident ceux qui sont plus faibles. Ça pourrait être beau, mais dans les faits, ça divise la classe en trois : les supérieurs, les « je ne m'occupe que de moi », et les idiots. Andy fait partie des idiots et Lalie se charge de le lui rappeler continuellement. Pourtant, au fond de lui, il sait qu'il n'est pas bête. Il est trop fatigué pour arriver à se concentrer, c'est tout. Il se couche tard. Mme Cayaux croit que c'est parce qu'il regarde trop la télé, mais ce n'est pas vrai. Chaque jour après l'école, il rentre avec ses trois frères et s'en occupe jusqu'au retour de sa mère, vers 20 heures. Il aide Ronny à faire ses devoirs et fait jouer les petits. C'est lui qui gère le goûter et le repas du soir. Sa mère est auxiliaire de vie, elle travaille chez plusieurs personnes

âgées et fait des remplacements dès que possible. Quand elle rentre le soir, même si elle est crevée, elle leur sourit et les embrasse. Elle couche les petits à 21 heures, et Andy peut rester avec elle jusqu'à 22 heures. C'est son moment préféré. Lorsque à l'école, ils ont travaillé sur le rythme de vie des enfants, Andy n'a rien dit. Dans les familles normales, les enfants de CM2 vont se coucher entre 20 heures et 21 heures alors que lui ne s'endort jamais avant 23 heures ou 23 h 30 (le temps de se laver les dents et de réfléchir dans le lit). Mais ça, sa maîtresse ne le sait pas.

L'an dernier, Mme Cayaux a informé sa mère qu'il ne fournissait pas assez d'efforts, alors, en rentrant à la maison, elle l'a réprimandé. Elle lui a dit qu'elle travaillait toute la journée pour que ses enfants n'aient pas à trimer comme elle. « J'espère au moins que tu donnes le meilleur de toi », lui a-t-elle dit. Mais comment lui avouer qu'il n'arrivait pas à travailler en s'occupant des petits tous les soirs et le mercredi après-midi ? Il n'avait pas eu envie de la rendre triste et s'était contenté de lui promettre de faire des efforts. Il était, cette année encore, dans la caste des idiots et devait se coltiner Lalie. Lalie, c'était la pire. Elle passait son temps à le rabaisser, à l'humilier et à se moquer de lui. Personne ne lui avait demandé s'il souhaitait se faire aider, non, personne. Quand on fait partie des idiots, on doit accepter que des gens

qui pensent nous faire du bien nous imposent d'être les faire-valoir de Lalie et de ses copines.

Il secoue la tête et la regarde :

« Tu peux me rendre mon stylo bleu, maintenant ?

– J'en ai besoin.

– Ben, moi aussi. J'en ai qu'un et on va commencer la dictée.

– Tant pis pour toi. Tu n'as qu'à la faire au vert.

– Mais je vais me faire engueuler si je fais ça ! Allez, rends-le-moi, dit-il d'un air suppliant.

– Sinon quoi ? Débrouille-toi, sinon je dis à Madame que tu as volé ma trousse.

– Mais c'est pas vrai !

– Entre toi et moi, tu penses qu'elle croira qui ? »

Andy se tait. Il sait qu'elle a raison. Lalie fait toujours ça. Elle se sert des autres et joue la gentille devant les adultes. Il ne peut que la fusiller du regard avant de prendre un stylo vert et de commencer la dictée.

Mais Lalie n'en a pas terminé avec lui. Après avoir écrit les trois premières phrases, elle lève le doigt et interrompt la maîtresse.

« Oui, Lalie ?

– C'est Andy, madame. Il fait son travail au vert.

– Andy !! Mais c'est pas vrai ! Combien de fois dois-je te répéter qu'une dictée se fait au stylo bleu ? »

Il baisse la tête et murmure :

« J'en ai pas.

– Ne marmonne pas et articule ! Je n'entends rien !

– J'en ai pas.

– Je lui en aurais bien passé un, mais j'ai oublié mon stylo de secours. »

Andy regarde Lalie, qui lui sourit. Il la déteste.

« Ce n'est pas ton rôle, Lalie, tu en fais bien assez, lui répond l'institutrice. Allez, Andy, va en prendre un sur mon bureau et dépêche-toi ! Tu nous as fait perdre bien assez de temps comme ça ! »

Andy s'exécute sous le regard compatissant de sa voisine. Il la hait.

Le midi, Lalie déjeune avec ses amies sur l'unique table ronde de la cantine. Elle a des avantages, cette table, c'est un peu comme un trône. Déjà, seuls les CM2 peuvent s'y asseoir. Rien n'est écrit, mais c'est comme ça. C'est comme le banc situé sous le préau, c'est celui des grands. L'autre point important est qu'elle est située au centre du réfectoire et surtout, c'est la seule table de 5 : Lalie, Maya, Axelle, Stéphanie et Clémence peuvent y manger ensemble. Elles font toutes parties des « supérieures » de la classe et profitent de ce moment pour se moquer des élèves qu'elles tutoient... enfin, sauf Clémence et Axelle. Elles

trouvent que ça ne se fait pas. Elles ne disent rien, car elles sont conscientes qu'il vaut mieux être amies avec Lalie que le contraire. Clémence habite dans la même rue qu'Andy. Elle sait que tout n'est pas rose chez lui et qu'il ne mérite pas d'être traité par Lalie comme elle le fait. Elle n'ose pas contrarier son amie, alors, en dehors de l'école, elle essaie d'être le plus sympa possible avec lui. En dehors de l'école seulement.

Lalie passe l'après-midi à pourrir gentiment Andy. Elle aime sentir l'ascendant qu'elle a sur lui. Elle peut le faire punir ou féliciter comme elle le veut et ça lui plaît. Il ne peut que s'écraser. C'est de sa faute aussi ! Quand on est de la merde, il ne faut pas s'étonner qu'on nous traite comme telle.

À la sonnerie, elle prend le chemin de sa maison. Elle sait que les vieux du village passent leur temps à regarder les enfants, alors elle avance lentement, les cheveux bien coiffés, le pull vert apparent sous son imperméable. Elle aime être vue, mais par-dessus tout, elle aime qu'on la trouve jolie.

En passant la maison de Mme Solomon, elle sourit. Cette dame âgée aux cheveux violets ne loupe jamais une sortie des classes. Normal : elle ne doit plus avoir de vie, à son âge.

Lalie arrive enfin chez elle, lance son sac dans l'entrée et court dans le jardin. Elle se positionne



près des chatons et s'assied sur l'herbe pour les observer. Elle ne s'est pas encore décidée sur celui ou celle qu'elle adoptera. Elle ne veut pas d'un infirme, ni d'un trop faible ni d'un empoté. En fait, elle veut un chat pour avoir un animal. C'est vrai, toutes ses amies en ont un. Sa mère a toujours refusé, mais depuis que son père est parti avec la pute, elle est devenue plus arrangeante sur certaines choses. Et le chat en fait partie. Ce ne sera pas le gris : c'est une victime. Quand les autres l'écrasent ou le poussent, il ne réagit pas. Elle le prend dans ses bras et l'observe sous toutes les coutures. Dommage. Il est plutôt joli. Des talons claquent sur la terrasse.

« Tu as passé une bonne journée, ma chérie ?

– Très bonne, maman. Tu sais, Andy avait encore oublié son stylo bleu aujourd'hui, mais je n'en avais qu'un. Alors, Madame a dû arrêter la dictée pour lui en prêter un.

– Ça promet ! Je risque fort de me le coltiner dans deux ans, cet Andy.

– Il aura le temps d'acheter un stylo d'ici là ! »

Carmen rigole.

« Je prends mon thé et je vais chercher Charles. Tu viens avec moi ?

– Non, merci ! Je préfère rester avec les bébés chats. »

Je la regarde s'éloigner et je sais que, comme d'habitude, elle va se mettre à chialer dans la cuisine. C'est ma mère, mais souvent, elle me dégoûte. Toujours à pleurnicher au lieu de reprendre ce qui lui appartient : mon père, il est à nous ! Pas à la pute ni au demi-pute. Le demi-pute, c'est Malo. C'est simple : comme sa mère est une pute, lui, il l'est à moitié. C'est un demi-pute parce que c'est un garçon. J'ai regardé dans le dictionnaire, il n'y a pas de masculin pour ce mot.

Maman est faible. Elle a cru que papa resterait à cause de Charlot. Mais qui resterait à cause de lui ? Il ne sert à rien, sauf à capter l'attention de maman quand elle ne devrait s'occuper que de moi, comme avant. Parfois j'aimerais le faire disparaître, mais ce n'est pas possible. Pas maintenant.

Un miaulement : c'est le chaton. Quand je m'énerve, je serre les mains fort, c'est une habitude. Mais là, j'ai oublié que je tenais le petit

chat. Ce serait si facile de le tuer. Il pousse de petits couinements. Je souris et le lâche. Il se réfugie auprès de sa mère.

Je monte dans ma chambre, j'ai ma valise à finir.

Je n'ai pas été triste lorsque papa est parti. C'est vrai, je crois que si j'avais pu choisir, je l'aurais quittée, elle aussi. Elle n'est pas méchante, elle fait de son mieux, mais elle est faible, comme le petit chat ; mais lui, au moins, je peux le mettre de côté. Tiens, ça, c'est une chose que j'ai le droit de penser, mais que je ne dois pas dire. J'ai toujours été obligée de faire ça : trier les mots. Quand j'étais petite, je ne le savais pas. Mes parents racontaient souvent que je disais des bêtises alors qu'en fait, j'étais honnête. J'ai compris que l'honnêteté, ce n'était bon que dans les livres. Dans la vie, il vaut mieux cacher ce qu'on ressent (*non*) ce que l'on ressent ou ce que l'on ne ressent pas. On ne peut rien me reprocher : je suis polie, gentille, serviable et je travaille bien. Personne ne me connaît, pourtant. Ni mes parents ni mes amies. Le seul qui me cerne un peu, c'est Andy, mais lui je m'en moque. Il peut penser ou dire ce qu'il veut, personne ne le croira.

J'entends maman en bas, elle est de retour avec Charlot. En fait, c'est Charles, mais je trouve que Charlot lui va mieux. Elle n'aime pas que je l'appelle comme ça, alors, je continue uniquement dans ma tête.

Je sors de la douche et me brosse les dents. Mes copines se lavent avant de manger. Moi, c'est toujours après. Pendant que je suis dans la salle de bains, maman s'occupe de Charlot et va le mettre dans son lit ; ensuite, nous restons ensemble jusqu'à 20 h 45. C'est l'heure où je dois me coucher (*non !*) c'est l'heure à laquelle je dois me coucher. (*C'est Samuel qui m'a dit de faire ça : de me corriger lorsque je ne pense pas correctement. « Les fautes de français sont graves même si elles ne sont ni écrites ni dites à haute voix. » Je me reprends donc quand il le faut.*)

C'est le moment de la journée que je préfère. Maman va me brosser les cheveux et me coiffer pour la nuit et puis on discutera. Avec un peu de chance, elle ne me parlera pas de la pute ! Je descends et me blottis contre elle, sur le canapé. Elle m'enveloppe de son grand châle bleu.

« Il commence à faire froid. Que dirais-tu de rallumer la cheminée demain soir ? On est qu'en septembre, mais les soirées sont fraîches.

– Oui ! Un feu !

– Oh, mais demain vous ne serez pas là. J'ai oublié que ton père venait vous chercher pour vous emmener chez sa pute.

– Papa n'aime pas que tu l'appelles comme ça.

– Eh bien, tu ne le lui diras pas ! Mais bon, une femme qui casse une famille, c'est une pute. »

Ça y est ! Ça recommence ! Elle va encore se plaindre pour finir par pleurer comme à chaque fois. Quand elle chiale, elle mélange des mots espagnols et français et parle très vite. Heureusement que je la connais, sinon, je serais incapable de la comprendre.

C'est ma mère, mais je n'arrive pas à être malheureuse pour elle. En fait, je n'arrive jamais à être triste ou joyeuse. Il y a des choses que j'aime bien, d'autres qui m'ennuient, mais rien qui me rende gaie ou triste. J'en ai parlé un peu la semaine dernière avec Annie, la bibliothécaire, mais je ne lui ai pas tout dit. Je ne suis pas folle. Elle ne pourrait pas comprendre que je n'aime ni papa, ni maman, ni même Charlot. Je sais que ça ne se fait pas.

J'étais assise sur l'un des gros coussins de la bibliothèque et elle est venue s'asseoir près de moi. Elle pensait que j'étais soucieuse alors que j'étais en train de réfléchir.

« Qu'est-ce qui se passe ? Tu as un problème ?

– Parfois je trouve qu'il y a un truc qui ne va pas chez moi. »

J'avais bien fait attention à dire « un truc qui ne va pas ». Répondre que j'avais une incapacité à exprimer ou à ressentir la moindre émotion aurait été étrange. Si je ne veux pas me faire repérer, je dois parler comme mes amies.

« Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

– Eh bien... Je n'arrive pas à être vraiment heureuse ou vraiment triste. Avant j'y arrivais, pourtant. »

Ça, c'était un mensonge, mais elle n'était pas obligée de le savoir.

« Ce sont des phases qui peuvent se produire. Tu as vécu de grands bouleversements. Les choses ne sont pas simples à la maison... »

*Allez, tu peux dire que mon père s'est cassé avec la pute, je ne t'en voudrais pas.*

« C'est vrai que c'est parfois compliqué.

– Tu vois ? Sois rassurée, ça ne sera que passer. »

*Compte là-dessus.*

« Tu es sûre ?

– J'en suis certaine. Toi qui aimes tant lire, suis-moi. Nous allons dans la rangée des livres de psychologie. Normalement, ils sont réservés aux adultes, mais il y en a certains pour enfants et je pense que tu pourras y trouver quelques réponses. En as-tu parlé à tes parents ?

– Non. Pas encore. Les choses sont un peu difficiles en ce moment... »

*Vas-y ! Sois honteuse de m'avoir mise mal à l'aise. En cherchant bien, je suis sûre que tu pourras voir une larme briller au coin de mes yeux. J'y arrive comme je veux.*

Et maman qui continue à parler ! J'avais presque réussi à l'oublier, celle-là !

« Et tu crois qu'il passerait un peu de temps avec son fils ? Jamais ! À croire qu'il n'existe pas ! »

Elle répète toujours la même chose, elle ne pourrait pas changer un peu ?

« Mon pauvre Charles ! Si ça continue, son père ne sera qu'un inconnu pour lui. Tu sais qu'il a osé me demander si tu pouvais passer le week-end chez lui sans ton frère. *¡Madre de Dios!*<sup>1</sup> Parfois je me dis que c'était une erreur, que je n'aurais jamais dû avoir cet enfant.

– Alors, abandonne-le. »

Elle s'arrête subitement et me regarde. Merde. J'ai pensé à haute voix. Je m'étais pourtant juré de faire attention. Mais c'est de sa faute aussi ! Je souris. Son visage s'éclaircit.

« Tu sais que j'ai failli te croire ? Tu es vraiment...

– Extra ?

– Oui, c'est ça. Extra. Allez, zou ! Au lit, mademoiselle !

– Oh, encore cinq minutes, s'il te plaît.

– Non, non. Il est tard. Je passerai t'embrasser tout à l'heure.

– Bonne nuit, maman. Je vais embrasser Charles.

– Bonne nuit, trésor. »

---

<sup>1</sup> Mère de Dieu !

Je monte et me dirige vers la chambre de Charlot. Je m'approche de son lit à barreaux. Il dort.

**Fin de l'extrait**





**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**